

ques années, au dire de plusieurs de ses contemporains, Sir Allan était fils et petit-fils d'officiers de l'armée anglaise.

Son grand père, le Major Robert McNab, du 42^e régiment, occupa longtemps la charge de *Royal Forester* en Ecosse, et demeura sur une terre qui portait comme le château de Sir Allan le nom de Dundurn.

Son père, aide de camp du général Simcoe pendant les guerres de la révolution, suivit ce gouverneur en Canada et épousa à Québec une fille du capitaine William Napier. Lorsqu'en 1812 les Américains attaquèrent Toronto, le jeune McNab prit le fusil, et cette ville s'étant rendue, il suivit la garnison dans sa retraite sur Kingston. Là il s'embarqua comme aspirant de marine, sur le vaisseau de Sir James Yeo, et prit part à plusieurs affaires sur les lacs, entre autres à celle de Sacketts Harbour. Trouvant cependant qu'aucune promotion ne lui arrivait (notons que c'était être singulièrement impatient) il entra comme simple soldat dans le 100^e régiment, commandé par le Colonel Murray. Il était à l'avant garde à l'assaut du fort Niagara, et sa conduite lui valut une commission d'enseigne dans le 47^e régiment. Il était au fort Érié, sous le général Ryall et prit part à l'expédition qui brûla Black-Rock et Buffalo, par représailles pour la destruction de Niagara. A la fin de cette campagne, le jeune officier se rendit avec son régiment à Montréal, et prit part peu de temps après à la malheureuse affaire de Plattsburg. Le matin de cette journée il commandait l'avant garde au pont de Saranac.

A la paix, le jeune McNab comprit toute la valeur du dicton *cedant arma togæ*, il se fit étudiant en droit, et comme il n'était point couseur d'or, il sollicita et obtint une place de clerc copiste à l'assemblée législative, qu'il devait présider plus tard. Il fut admis au barreau en 1825, et commença l'exercice de sa profession à Hamilton, où il obtint quelques succès. Il fut le premier *Queen's Counsel* nommé dans le Haut-Canada.

Il fut élu pour la première fois représentant du comté de Wentworth en 1829. Une grande facilité d'élocution, une impétuosité toute militaire, s'alliant à cette entente des hommes et des affaires, que les anglais appellent *management*, lui donnèrent bientôt une position éminente dans un corps où les hommes habiles, et plus encore les hommes vraiment distingués devaient être rares à cette époque. Il fit cause commune avec le parti oligarchique, que l'on baptisa du nom de "Family Compact" et l'insurrection de 1837 le trouva orateur ou président de l'assemblée. Dès la première nouvelle de l'attaque de Toronto, par McKenzie, il se rendit au secours de Sir Francis Bond Head. Il n'épargna rien à cette époque pour la défense du pays. Tous nos lecteurs connaissent le fameux épisode de la prise et de l'incendie de la *Caroline*, coup de main audacieux qui faillit compliquer la situation, d'une guerre avec les États-Unis. Cette action qui a été jugée si diversement par les annalistes du pays et de l'étranger eut pour théâtre la cataracte du Niagara, où vint s'abîmer le vaisseau américain, saisi au port de Buffalo par Sir Allan et sa bande.

Ce fut après les troubles qu'il fut créé chevalier et ce n'est point un jugement téméraire que de soupçonner que la destruction de la *Caroline*, désavouée dans une certaine mesure par la diplomatie, fut plus qu'aucune autre chose le motif de cette récompense.

Le nouveau chevalier fut envoyé au parlement en 1841, après l'union, par la ville d'Hamilton; il y devint le chef du parti tory, que la politique de Lord Sydenham avait jeté dans l'opposition. Il est à noter qu'il vota à cette époque avec son parti contre les fraudes électorales, qui venaient d'être commises dans le Bas-Canada, et qu'il aida ainsi aux premières réactions contre l'asservissement de cette section de la province. Peu de temps après, la première administration LaFontaine-Baldwin cimentait l'union que ce dernier avait à cœur de former entre le parti libéral du Haut-Canada et le parti Franco-canadien, et plaça par là même Sir Allan et ses amis en antagonisme avec cet élément politique. Au parlement qui s'ouvrit à Montréal en 1844, Sir Allan fut le candidat de la nouvelle administration Viger-Draper pour la présidence. M. Morin était le candidat de l'opposition. Celle-ci faisait surtout valoir l'avantage que ce dernier possédait sur son rival, étant très-versé dans la langue anglaise, tandis que le chevalier ne savait pas un mot de français. Sir Allan fut élu par deux voix de majorité. M. Aylwin et quelques uns des plus malicieux orateurs de la gauche prirent plaisir à mystifier le nouvel élu en lui adressant la parole en français et en insistant sur certaines interprétations qu'il lui était absolument impossible de donner. On s'amusa surtout beaucoup d'une requête des révérends Pères Oblats, que le *speaker* appela "the petition of the Reverend Peter Oblate and others."

Au parlement suivant, (en 1847) l'opposition victorieuse plaça M. Morin au fauteuil de la présidence, et son prédécesseur devint de suite chef de la nouvelle opposition. Aussi violente que faible dans la chambre, celle-ci ne tarda pas à soulever au dehors contre MM. LaFontaine et Baldwin une véritable tempête au sujet du bill des indemnités. Sir Allan harangua la multitude exaspérée et fut porté en triomphe par elle. Quelques jours plus tard, lorsque le projet de loi fut sanctionné par Lord Elgin, ce dernier fut insulté et le soir, les édifices du parlement, y compris une bibliothèque de 40,000 volumes, furent incendiés par les émeutiers. Quoiqu'il n'eût probablement aucune part directe à cet acte de vandalisme, Sir Allan ne put empêcher qu'il ne lui fût souvent reproché comme une conséquence naturelle de ses actions et de ses discours.

Sous l'administration Hincks-Morin, il demeura chef de l'opposition jusqu'à ce qu'à la suite du vote de *non-confiance* de 1854, il fut appelé à former le ministère de coalition MacNab-Morin, lequel par la retraite de M.

Morin devint plus tard le ministère MacNab-Taché. En 1856, évincé du pouvoir par une reconstruction partielle semblable à celle dont il avait donné l'exemple l'année précédente, il fut créé baronnet, et passa en Angleterre où il se présenta inutilement aux électeurs de Brighton, en 1859, qui lui préférèrent l'amiral Pechell. De retour en Canada en 1860, il fut élu au conseil législatif en remplacement de son ancien ami le Colonel Prince, nommé juge du district d'Algoma. Réconcilié avec M. MacDonald par qui il croyait avoir été supplanté, il devint orateur du conseil législatif au commencement de la dernière session. Il ne jouit point longtemps de cette nouvelle dignité, et mourut après quelques jours de maladie à son château de Dundurn, le neuf du mois dernier.

Si l'on ne peut dire que Sir Allan possédait un esprit transcendant, il n'en était pas moins un homme d'un talent et d'une activité très-remarquables. D'une bonne et courageuse nature, d'une humeur très-sociale et très-aimable, malgré la violence dont il a fait preuve en politique, il comptait des amis même parmi ses adversaires. Sa figure était belle et imposante, ses manières quelque peu altières ne manquaient ni de grâce, ni d'élégance. Il était gai compagnon et quoiqu'il présidât avec autorité aux délibérations de la chambre, il savait tempérer la morgue officielle par d'heureuses saillies. Il était de ces hommes que le vulgaire remarque du premier coup comme devant exercer une grande influence; et ses avantages extérieurs n'ont pas peu contribué à sa haute fortune.

Sir Allan n'a point laissé d'héritier de son titre: le seul fils qu'il a eu de sa première femme, Mlle. Brook, est mort tout jeune. Il laisse trois filles: une de ce premier mariage, M^{lle}. Davenport, et deux de celui qu'il contracta plus tard avec M^{lle}. Stuart, Lady Bury, belle-fille du Duc d'Albemarle, et M^{lle}. Daly, belle-fille de Sir Dominick Daly. Ces dames sont catholiques ainsi que l'était leur mère.

En même temps que disparaissait de la scène du monde un des plus grands acteurs de la politique du Haut-Canada, l'ancien chef politique du Bas-Canada, M. Papineau, était frappé dans ses plus chères affections. Nous nous associons de tout cœur aux sentiments si bien exprimés dans la notice nécrologique suivante que nous empruntons à l'*Ordre*.

"Nous apprenons avec un profond regret la mort de Madame Papineau. Elle avait passé la journée de dimanche gaiement, nous écrit-on de la Petite Nation, et la soirée de même. Elle s'était couchée vers 11 heures bien portante. Ce n'est que ce matin (lundi) vers 4 heures qu'elle s'est plainte de fortes douleurs dans la région du cœur en disant qu'elle allait mourir. On appela immédiatement le Curé, il n'eut que le temps de lui donner l'Extrême-Onction. Le médecin qu'on était allé chercher à une lieue et demie est arrivé trop tard.

"Madame Papineau n'était âgée que d'à peu près 60 ans; sa santé était excellente, elle avait conservé aux abords de la vieillesse toute sa gaieté aimable et sa bonne humeur, et tout semblait lui promettre encore de longues années de vie et de bonheur. La mort l'a frappée inopinément en pleine vie, au milieu de sa famille, de ses enfants et de ses petits enfants, réunis depuis quelque temps dans son château, à côté du noble vieillard dont elle était depuis quarante-trois ans la compagne fidèle, l'amie dévouée. C'est au sein du bonheur le plus doux et le plus complet qu'elle s'est éteinte tout à coup, après deux ou trois heures de souffrance. La Providence semblait avoir réuni autour d'elle tous les éléments d'un long bonheur, elle en jouissait avec une douce satisfaction, elle contemplait avec orgueil et sécurité la verte jeunesse de ses petits enfants et la verte vieillesse de son mari; rien ne pouvait lui faire pressentir que tout ce bonheur était préparé pour le malheur, et que soudainement toutes les joies qu'elle répandait autour d'elle s'éteindraient avec elle et se changeraient pour les siens en douleur amère et en désolation.

"Elle est allée rejoindre dans la paix du Seigneur ce fils Gustave dont elle aimait si passionnément le noble cœur et la jeune gloire, et dont elle regrettait si amèrement la mort pour son père, pour son pays, pour elle-même; mais elle est partie trop tôt pour tous les cœurs qui l'aimaient, pour tous les bonheurs qui dépendaient du sien. Ceux qui ont connu toutes ses qualités aimables, toute la générosité de son cœur, le charme de sa conversation et l'agrément de ses relations, et pourquoi ne le dirions-nous pas, puisque l'éloge est vrai et qu'il sied bien à la femme d'un grand homme, toute la vivacité de son patriotisme, en garderont un ineffaçable souvenir, un invincible regret.

"La douleur de l'homme illustre qui perd par cette mort sa plus chère affection, serait aussi difficile à exprimer qu'elle sera impossible à consoler. Nous ne pouvons, non pour alléger sa peine, mais pour témoigner du sentiment qu'elle excite et pour honorer la mémoire de celle qui la cause, que lui offrir les sympathies de tout un peuple. Ses douleurs de famille sont des douleurs nationales; le pays qui ne l'a plus à sa tête lui garde dans son cœur sa place entière, et s'en souvient jamais plus que dans les épreuves qui frappent l'un ou l'autre."

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— On lit dans le *Journal de l'Instruction Publique* de Paris: L'Instruction primaire, à laquelle tous les États européens donnent en ce moment une si grande attention, n'a pas cessé d'être en France l'objet des vives préoccupations du gouvernement de l'Empereur.